

Une horreur d'homme

Autor(en): **V.F.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **38 (1900)**

Heft 10

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-198068>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

rhumatisme le plous invétéré, au bout de deux ou trois frictions.

Oh ! ze sais bien que vous riez, que vous vous moquez et que vous dites : « C'est oune sarlatan comme les autres » ; mais non, ze ne suis pas oune de ces zens-là qui ne sont pas honnêtes et la preuve, voulez-vous la preuve, c'est que ze vais vous soulazer auzourd'hui tous... tous ceux qui souffrent, *gratuitement*. Z'invite donc tous ceux qui, dans cette honorable assistance, ont du lumbago, de la sciaticque, de l'arthrite, du rhumatisme articulaire ou mouscoulaire, de s'approsser ici, et ze me ferai oune grande plaisir de les soulazer.

Craignez rien, mesdames et messieurs, avez pas peur, ça ne fait noulement de mal... Rien qu'oune petite friction de cette pierre bleue que voici.

Personne ne se présentait, et j'en aurais déjà que le public genevois, quoique cosmopolite, est extraordinairement éclairé.

Et l'orateur plongeait ses yeux noirs malicieux dans la foule, mais sans résultat.

Et la bise soufflait toujours.

A la fin, des rangs serrés qui se pressaient au pied de la tribune, on vit sortir un petit homme vouté, marchant péniblement, aidé de deux cannes. Le valet l'aida à monter les degrés, lui présenta un siège, et le directeur l'accueillit avec tous les égards dus à un premier client. Il lui demanda d'où il souffrait. Le petit vieux indiqua les régions intercostales. Puis on lui fit enlever son veston, ouvrir son gilet de flanelle et on se mit en devoir de frictionner les parties souffrantes avec la fameuse pierre bleue.

« Que sentez-vous maintenant ? » demanda-t-il au client.

— Je ne sens plus rien.

— Ze le savais bien, mon ami. Encore trois frictions comme ça et vous serez radicalement guéri.

L'amorce était jetée ; elle avait pris.

Dès ce moment, on vit s'avancer au pied de l'escalier quelques timides qui eurent à surmonter leur répugnance à se faire traiter en public, mais qui arrivèrent pourtant sur la plateforme ; après eux, quelques incrédules qui ne voulaient que voir ce qui en était pour ensuite se moquer des autres ; le défilé dura bien deux heures ; après quoi l'opérateur jugeant sa matinée bien réussie, annonça que l'après-midi, sur la même place de Coutance, aurait lieu la vente des pierres à guérir. Je n'eus pas l'heur d'assister à la deuxième partie de la comédie, mais on pouvait aisément inférer de la première, un bon résultat financier.

Quelques semaines plus tard, j'eus l'occasion de raconter ces scènes à un monsieur versé dans les sciences psychiques, et je lui exprimai mon étonnement de la crédulité d'une foule qui n'était pas composée d'imbéciles, mais de gens plus ou moins cultivés, et surtout très ergoteurs.

« Il n'y a dans ce qui vous étonne, me dit-il, pas autre chose qu'un phénomène de suggestion. »

« Le charlatan de Coutance savait jouer du charlatanisme en virtuose ; il connaissait la puissance captivante de la mise en scène et l'employait avec un art consommé ; il connaissait l'excitation mentale produite par l'attente de quelque chose d'extraordinaire ; il savait que l'amorce manque rarement son effet ; or l'amorce, c'était le petit vieux perclus ; soyez certaine que celui-ci était un compère, bien rétribué pour jouer son rôle. »

« Nous avons tous à des degrés variables une certaine tendance à croire ce qu'on nous dit, et en cela nous ressemblons fort aux enfants. La crédulité est plus forte chez les enfants et chez les femmes que chez les hommes, elle est surtout intense chez les ignorants. Lorsqu'elle est amenée par la crédulité sincère ou enthousiaste des autres, il y a suggestion, suggestion inconsciente, mais subie invinciblement. Le délire des

» fous si prompt à monter comme un torrent » dévastateur n'a pas d'autre cause.

» On pourrait d'ailleurs donner maintes » preuves de la facilité avec laquelle on peut » produire certaines illusions chez les autres. »

Madame DESCHAMPS.

Curieux, les mariés !

Curieux, les mariés ! Ils voudraient tout avoir. Non contents des attraits indiscutables de la vie de famille, des « embarras charmants de la paternité », ils jaloussent encore les célibataires.

« Heureux, les vieux garçons, disent-ils ; ils sont au moins indépendants ! »

Tout doux, messieurs les maris, l'indépendance du célibat est souvent plus apparente que réelle. Si l'homme marié est l'esclave de ses devoirs conjugaux — et quel doux esclavage ! — le vieux garçon, lui, est maintes fois l'esclave de tout le monde, l'esclave d'une foule de circonstances, l'esclave de ses petites faiblesses, de ses manies, enfin, qui ne sont pas les moins tyranniques.

Cependant, tout cela ne signifie rien pour les mariés. Ils ont mille bons arguments pour nous prouver, à nous autres célibataires, qu'ils ne sont pas les moins bien partagés, mais que nous sommes les plus heureux.

Ne serait-ce point que personne, ici bas, ne sait se contenter de son sort, l'accepter joyeusement, en chercher les bons, plutôt que les mauvais côtés ? On l'a dit souvent : « Nous ne sommes bien qu'ou nous ne sommes pas. » C'est toujours vrai.

Deux de nos amis, mariés tous les deux et qui ne voudraient point changer leur sort contre le nôtre, ne s'évertuaient-ils pas, l'autre soir, à nous convaincre que le goût des choses artistiques, qu'on s'y veuille adonner comme professionnel ou comme simple amateur, se concilie difficilement avec les devoirs plus ou moins prosaïques de la vie de famille. Et cela, d'ailleurs, aussi bien pour la femme que pour le mari.

Quoique garçon, et par conséquent mal placé pour en bien juger, nous soutenions mordicus le contraire.

« Mais, disions-nous, être mari, être père, c'est un art, un art tout comme un autre et non le moins intéressant. Victor Hugo ne dut-il pas à « l'art d'être grand-père » nombre de ses joies les plus pures et de ses plus heureuses inspirations ? Et tant d'autres, que nous ne pouvons citer... »

Hélas, Victor Hugo lui-même n'y put rien : il n'eut pas plus de succès que nous.

« Ta, ta, ta, des mots que tout cela, exclama l'un de nos interlocuteurs. Tiens, ajouta-t-il, tu sais le plaisir que j'ai à venir à nos petites réunions d'amis. C'est pour ainsi dire le seul soir que je passe hors de la maison. Ce jour-là, en soupant, déjà, je songe aux joyeuses fantaisies littéraires ou musicales que je vais entendre, ou débiter. En quittant mon logis, je suis tout aux muses et ma femme n'en est point jalouse. Pour un moment, foin des soucis du ménage. »

« Eh bien, mon cher, ce soir, je n'étais pas au bas de l'escalier, que je m'entendis rappeler. C'était ma femme : »

« Dis-moi, chéri ! »

— Et quoi, mignonne ?

— Il n'y a plus d'anthracite... !!!

X.

Une horreur d'homme.

On nous raconte que, il y a nombre d'années, les fermières des environs de C^{...} furent dans un bel émoi : les meilleures pièces de leur linge disparaissaient les unes après les

autres. Elles avaient beau surveiller leur lessive séchant dans les vergers ; toujours, au moment de la rentrer, quelque article manquait, chemise, bonnet, mantelet ou caleçon. D'accuser la bise ou le vent, il n'y avait guère moyen, car le linge était fixé aux cordeaux par de solides pinces ; et puis, ni le vent, ni la bise, si capricieux qu'ils soient, ne s'amusaient à trier. Car il traitait, le mystérieux dévaliseur. Les chemises d'homme, les draps de grosse toile, les belles roulières bleues ne lui disaient rien ; il en voulait systématiquement aux intimes vêtements féminins. Ce voleur devait porter cotillon. Et les soupçons de prendre leur essor :

— Ne serait-ce point cette rien-du-tout de Fanchette, qui se marie à Pâques sans qu'on l'ait jamais vue travailler à son trousseau ?

— Ou bien l'Allemande, qui a eu toutes ses nippes roussies à l'incendie de cet automne ?

— Je me méfieraï plutôt de la grande Julie ; elle est bien fière pour une fille qui a été mise en par sa commune !

— La Jenny à Jacques-François ne me dit rien qui vaille ; elle ne va pas au prêche.

— A qui se fier, grand Dieu !

Toutes les femmes se regardaient de travers, et les hommes, amusés tout d'abord, avaient fini, eux aussi, par prendre la chose au sérieux.

Un jour, on arrêta, pour un petit larcin, un journalier, une espèce de cénobite qui vivait dans une masure écartée. Ses meubles furent fouillés. Ils ne contenaient que du linge de femme, du beau linge bien blanc, fleurant bon la lavande, soigneusement plié et rangé. La justice de paix n'en revenait pas d'étonnement, et les braves ménagères encore moins : — C'était donc lui qui nous volait nos affaires ?

— Qui l'aurait jamais soupçonné ?

— Ah ! il n'y a plus de vertu.

— C'est ma fi vrai, le monde devient bien méchant.

— Mais que pouvait-il faire de notre linge, ce bougre de solitaire ?

— Il le mettait, pardine !

— Taisez-vous donc, mère Louise !

— Je vous dis que lorsqu'on l'a pincé, il avait sur lui, sauf votre respect, la chemise de nuit brodée de madame la ministre.

— Eh ! mon té ti possible !

— Et dire que le misérable est un vieux garçon !

— Quelle horreur d'homme !

V. F.

La sauca ài caprés.

Dou municipau... Tai ! vo z'allà deré, vouai-que z'ein onco iena que cé tsancro dè *Conteu* met su lo conto dè clliào respétabliio z'autorità et cé tonaire dè papai a lo diabbliio po délavà totès lè municipalità d'ao canton ! Foudrà que lo Conset d'Etat l'ài mettè oodrè !

Et bin ! séyi sein cousins ! Vu vo z'ein deré onco iena, mà sarè la derraira (ào mein po stu mà) su lo conto d'ài municipau.

L'ètion dou ; ora, dè quinna coumouna ètion-te ? Ne lo sé pas ào justo.

Noutrés dou citoyens ètion don venus à Lozena. Porquét ? Vo z'ein sèdès atant qué mé !

Quand l'uront fé l'ao coumechons, sè trovàvè à l'hàora dè dinà et sont eintrà dein on hôtèl po medzi oquè ; lo somèlièr l'ao montrè 'na palette lo iavà marquà ti lè bons bocons que poivant medzi et quand l'uront vouaiti dedein, sè sont de :

« No faut coumeinda onna truita ! cein vao petètrè no cottà gros, mà ràva ! on chai vint pas tant soveint ! allà l'eint ! »

— La vollià-vo frecacha àobin ein sauce ? l'ao demandè l'ao somèlièr.